Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 5

Artikel: La prose de nos écoliers
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208461

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN COIN DU VIEIL OUCHY

La fête de Navigation est chère à tous les habitants d'Ouchy. J'y suis allé, le ciel ayant bien voulu, après maintes bouderies annuelles, s'éclaircir et prendre en pitié de braves gens, habitués aux farces de Jupiter pluvieux. Il était rare autrefois d'avoir le beau pendant les deux jours, le vendredi et le dimanche ou même pendant l'un des deux. Il y avait comme cela de longues séries grises venant gâter tout, mettre à vau-l'eau l'amour-propre, les espérances des Ouchynois, renverser les calculs modestes des marchands de beignets et de monteurs de baraques. Lorsque, le lundi, on déconstruisait le rond de danse, c'était le comble de la déveine : le soleil brillait dans un azur sans nuages exactement comme cela arrive quelquefois au touriste rincé aux Rochers de Naye, qui contemple de la rive, où il est redescendu, la cime, narquoise, au-dessus de laquelle il n'y a plus que du bleu. Aussi attendait-on ordinairement au surlendemain matin pour tout défaire, ce qui donnait une fiche de consolation aux danseurs et aux forains le lundi soir.

L'autre dimanche j'ai donc revu la fête et suis arrivé tout juste pour voir passer le cortège des gracieux matelots à pantalons blancs, blouse de flanelle à lignes rouges et blanches, chapeau de paille à ruban qui flotte. La musique Cretenoud ne mène plus la bande. C'est l'*Union Instrumentale* — rien que ça. Que voulez-vous ? — Le progrès ne supprime pas la pluie de la Navigation, mais il renforce ses corps de musique. Et puisque j'ai prononcé ce mot magique « progrès » il me plaît de constater qu'il ne peut pas tout. Dans le bon vieux temps, les gamins, on ne disait pas encore les « gosses », jouaient aux nius, sous la voûte du Château, à l'endroit précis où maintenant il y a une porte cochère. Plus de sacs de blé, que l'on montait, agrippés par une chaîne au galetas de la vieille tour ; plus de gendarmes fumant leur pipe le soir devant le corps de garde « en regardant passer les passants » ; plus de peuplier agitant tristement son feuillage les jours orageux ; plus même cette bonne grosse horloge électrique qui faisait des sauts prodigieux entre l'heure et la demie, les quarante même et que pendant de très longues années on avait attendu vainement, malgré de pressantes revendications locales appuyées par les couplets d'une mascarade :

Ah ! que c'est bête, Dieu que c'est bête
Quand on voit des chos' com' çà...

(Le refrain était entonné en chœur par des jeunes gens qui sautaient autour d'une tour en carton privée d'horloge, devant laquelle se démenait un compère alangui et trépignant.)

On n'en finirait pas d'énumérer toutes les choses disparues pour faire face à un nouvel Ouchy. Cela avait commencé par la démolition du long débarcadère, situé vis-à-vis de Beau-Rivage, où l'on pêchait des « perquettes » à la plombée entre le départ et l'arrivée du vieux « Simplon » et du « Bonivard » tout neuf, puis par celle de la « cabinette » — à deux pas du kiosque de musique actuel — refuge en bois pour les radeleurs et le public, où l'on s'amusait royalement, où l'on prélevait des échantillons de cerises, de prunes, de raisins, de noix sur les hottes pansues des faibles Savoyardes, en attendant de leur en chiper sous les platanes de la place.

Beaucoup de gens qui, jusqu'alors, s'étaient persuadés que tout allait très bien à Ouchy, que les bateaux à vapeur et les péniches faisaient de superbes affaires les jours de grand beau, que l'on y vivait et que l'on y dormait bien au soleil, apprirent non sans étonnement l'intention d'esprits malins de raser leurs maisons, peu confortables peut-être pour des millionnaires, mais si familières ! Et puis, quelle surprise quand le « Château » fut acheté par Jean-Jaques ! On allait tout tirer en bas. Une ombre de mélancolie planait sur le hameau. D'ailleurs, personne ne songeait à organiser une résistance quelconque. A quoi bon !

Or, voilà que tout à coup je rencontre un souvenir du passé. Lequel ? Je suis fort tenté d'imiter le geste de Philippe Godet, se gardant de dire, crainte des Vandales, les lieux sacrosaints pour celui qui aime les reliques du pittoresque. On rira de ma puérilité dans les cercles de jaseurs, car il s'agit tout bonnement d'une pierre de Meillerie oubliée par un charretier à l'entrée de la rue. Quelqu'un eut l'idée d'adosser ce bloc au coin d'une maison. Eh bien, le voilà mon souvenir. Lors de la guerre franco-allemande, on venait écouter là un lecteur de l'*Estafette*, qui ne paraissait pas encore le matin, ou de la *Feuille d'Avis*, qui paraît toujours le soir. Le bonhomme se plantait tant bien que mal sur le bloc rugueux ou s'y appuyait légèrement, par égard pour son... pantalon. Nous apprenions ainsi ce que faisait Bismarck, et ce qu'en pensaient Mac-Mahon et le pauvre Bourbaki. A deux pas, vivait avec ses parents, un jeune Parisien, dont l'optimisme émerveillait et entretenait notre amour inné pour la France. Les années ont passé, les sujets de conversation ont changé, les gamins ont grandi, d'autres... gosses les ont remplacés et sont venus babiller, compter leurs marbres, se chamailler pour des riens, se ficher des tripotées près du caillou — toujours le même, nous l'avons constaté avec plaisir. — C'est qu'à le contempler on croirait qu'il remue, qu'il raconte quelque chose de très doux à l'oreille et au cœur. Cinématographe précurseur, il enregistre des scènes vécues, le bruit des lourds omnibus de Jules Perrin et des beaux claquements de fouets, les bourrées dans le dos, le va-et-vient des « étrangers » qui montent ou descendent sans « ficelle », le pas lent des pêcheurs à la ligne lausannois, du père Laune, à la barbe de patriarche, qui venait, je crois, depuis la rue des Eaux ; le tambour de... hélas ! j'ai oublié le nom — du crieur public.

En face, une superbe boute-roue, trop haute pour nos petites jambes. On l'a détruite lors du rélargissement de la rue et les hommes du port ont dû choisir un autre point de contemplation pour se rendre compte si le vent soufflait en vaudaire ou en joran.

Mais la fruste pierre bleue est restée solide au poste ainsi qu'une demie de petite boute-roue blanc et la galerie en bois sur laquelle se réfugièrent les officiers de police cantonaux quand on eut massacré, anéanti leur résidence près de la fontaine.

Gare au prochain alignement ! Et ça ne va pas tarder. Pierre, boute-roue, galerie, tout le tremblement tremblera aux accents de la symphonie des démolisseurs.

L. Mogeon.

A nous, la première passe ! — Depuis quelques années, des groupes de tireurs suisses et anglais ont organisé des matchs, qui sont de plus en plus fréquentés et intéressants.

Mais notre réputation de « premiers tireurs du monde » commence à être quelque peu ébranlée. Nos concurrents tirent de mieux en mieux.

Pour peu que cela continue, il y a une expression qu'il sera prudent de proscrire de l'usage. C'est le mot fameux de la bataille de Fontenoy : « Après vous, messieurs les Anglais ! »

On pourrait bien se trouver volé, si ce n'est pis, encore.

Idée de femme. — M. X*** se plaint, non sans raison, de sa femme à un vieil ami.

— Vrai, fait celui-ci, je ne comprends pas que tu aies eu l'idée de l'épouser !

— Mais ce n'est pas moi qui l'ai eue, cette idée... c'est elle !

LA PROSE DE NOS ECOLIERS

Le pantet trop long.

Le maître : — Vous avez reçu un cadeau de votre parrain. Remerciez-le ».

Un élève dans sa composition :

« La chemise que tu m'as envoyée était trop grosse ; c'est papa qui la met. Dans quatre ou cinq ans, quand elle sera usée, maman la veut faire plus petite et je pourrai la mettre. Mais, en attendant, je n'ai rien reçu et, si je te remercie, c'est pour un autre jouet que tu serais bien gentil de m'envoyer... »

La mère de famille.

«.... Une mère de famille a bien de la peine, bien des soucis, surtout si elle a des enfants ! »

(Educateur.)

Le thé des chapeaux. — C'est dans une de nos crêmeries à la mode, à l'heure du *five o'clock*. Assistance nombreuse et élégante.

M. Y*** vient chercher sa femme. Il s'adresse au garçon.

— Vous connaissez Mme Y***, une de vos clientes habituelles.

— Mais oui, monsieur.

— Pourriez-vous me dire si elle est ici ?

— Parfaitement.

Et montrant du geste un côté de la salle :

— Le huitième chapeau à gauche.

COMME NOUS SOMMES

Un de nos abonnés de Genève nous envoie la boutade que voici :

— Chez la mère Bardoz, riche paysanne. Un beau crépuscule d'octobre.

M. le pasteur Carier (60 ans, assis en face de sa paroissienne, près de la fenêtre d'où la vue embrasse tout le paysage, après qu'il eut échangé les politesses d'usage). — Quel merveilleux automne nous avons !

La mère B. (56 ans, la figure déjà ridée). — Bien voilà...

M. C. — Et qui clôture dignement un été dont on parlera sans doute longtemps dans nos campagnes ! Car, nos agriculteurs, et surtout ceux de cette commune ont été, n'est-il pas vrai, bédis au delà de toute expression ?

La mère B. (mollement). — Voilà...

M. C. — Toutes les récoltes ont été abondantes !

La mère B. (même jeu). — Bien voilà...

M. C. — Enfin, voyons, Madame Bardoz, les foins, d'abord, ont été d'une abondance et d'une qualité rares !

La mère B. (même jeu). — Je vous dis pas le contraire...

M. C. — Les blés, les avoines, toutes les graines enfin, ont énormément rendu.

La mère B. (même jeu). — Je dis pas le contraire...

M. C. — Les cerisiers n'avaient, de mémoire d'homme, jamais autant produit !

La mère B. — Je dis pas...

M. C. — Les petits fruits, groseilles, cassis, fraises ont étonnement rendu !

La mère B. — Je dis pas...

M. C. — Les regains n'ont certes pas manqué !

La mère B. — Dis pas...

M. C. — Les pommes, les poires, les pruneaux, les prunes faisaient littéralement ployer les arbres !

La mère B. — Dis pas...

M. C. — Et enfin, les pommes de terre, cette manne des agriculteurs, ont été, vous l'avouerez, plus que superbes ? Car les petites, Madame Bardoz, se comptent vraiment sur les doigts !

La mère B. — Ben oui, mais c'est que justement, je sais rien trop, sauf le respect que je dois à Mossieu, ce qu'il faudra donner aux cochons, c't' hiver ?

Alb. Centurier.